



HAL
open science

La pragmatique

Anne Reboul

► **To cite this version:**

Anne Reboul. La pragmatique: Le chaînon manquant entre la linguistique et les sciences de l'intelligence. Campus: magazine de l'Université de Genève, 1995, mars-avril 1995, pp.38-40. halshs-00003802

HAL Id: halshs-00003802

<https://shs.hal.science/halshs-00003802>

Submitted on 2 Feb 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La pragmatique □ le chaînon manquant entre la linguistique et les sciences de l'intelligence

Jacques Moeschler et Anne Reboul

En 1950, Turing publiait son article, "Computing machinery and intelligence", dans lequel il proposait un test de ce que serait une machine intelligente: grossièrement, ce serait une machine capable d'imiter un être humain dans une conversation et de faire croire à sa propre humanité. L'article de Turing a fait couler beaucoup d'encre, et, en 1980, Searle lui répondait en lui opposant la *Gedankenexperiment*¹ dite *de la chambre chinoise*, dans laquelle un anglophone (Searle lui-même, dans sa description du système) "répond" à des phrases chinoises par d'autres phrases chinoises, sans connaître un mot de chinois et savoir ce que signifient les phrases, *via* un ensemble de règles, une sorte de code de réponse automatique à des signes dénués de sens par d'autres signes tout aussi dénués de sens pour l'anglophone, mais parfaitement compréhensibles et sensés pour un chinois. À partir de cette *Gedankenexperiment*, Searle remarque qu'on ne peut en aucun cas prétendre que l'anglophone enfermé dans la "chambre chinoise" comprenne le chinois □ il se contente de suivre des règles et de les appliquer aveuglément. Searle considère donc que cette *Gedankenexperiment* suffit à rejeter le test de Turing.

L'article de Searle, comme celui de Turing, a donné lieu à beaucoup de réponses. On rappellera ici celle de Hofstadter, selon laquelle la *Gedankenexperiment* en question ne tient pas compte de la complexité des systèmes qu'il faudrait mettre en oeuvre □ si cette remarque est juste, elle ne va cependant pas assez loin parce que le système même envisagé par Searle ne suffirait pas à produire des réponses appropriées aux énoncés. Ce que Searle ignore en effet dans son article, c'est que la compréhension des énoncés, nécessaire à la production d'une réponse appropriée, n'est que très rarement réduite à la simple interprétation de la phrase exprimée □ d'autres facteurs entrent en ligne de compte, comme la situation de communication et des connaissances extra-linguistiques sur le monde, notamment. Dès lors, l'argument de Searle échoue parce que la *Gedankenexperiment* qu'il propose est tout simplement impossible, non seulement à mettre en oeuvre, mais simplement à concevoir de façon crédible. Le test de Turing n'est donc pas mis en cause. Pour autant, cette réponse à Searle soulève un problème d'une grande importance pour le dialogue homme-machine en particulier et pour l'Intelligence artificielle en général □ celui du rôle et du traitement des facteurs pragmatiques, et principalement du contexte.

Il n'est pas besoin d'être très savant pour admettre que les processus de traitement des productions langagières sont fortement dépendants du contexte. Il n'y a, en fait, guère que dans le dictionnaire et dans les grammaires (ou leurs versions contemporaines, les ouvrages de linguistique) que les énoncés servant d'exemples sont décontextualisés. Cependant, les

¹ Expérience de pensée.

sciences du langage, et notamment la linguistique, ont mis près de trois-quart de siècles pour prendre la mesure de cette évidence. Les arguments contre la prise en compte du contexte ne manquaient pas. L'argument le plus fort, qui semble consistant, peut être formulé de la manière suivante : (i) les informations pertinentes pour constituer le contexte ne sont pas délimitables *a priori*, alors que les constituants linguistiques composant l'énoncé le sont; (ii) les contextes pertinents pour comprendre un énoncé ne sont pas dénombrables *a priori*, alors que les structures linguistiques, bien que donnant lieu en principe à un nombre infini de phrases, sont elles en nombre fini. En bref, l'argument consiste à dire que si une théorie des langues naturelles est possible, c'est que l'ensemble des structures linguistiques possibles n'est pas infini, alors que si une théorie du contexte est impossible, c'est que les contextes nécessaires pour interpréter les énoncés sont infinis.

Cette remarque peut sembler de pure scolastique. En fait, il n'en est rien, et le problème est fondamental, non seulement pour les sciences du langage, mais aussi pour les sciences de l'intelligence (neurosciences, sciences cognitives, philosophie de l'esprit, ethologie, etc.). Réfléchissons un instant : si une description scientifique du contexte est impossible, alors il est *a fortiori* impossible d'envisager une compréhension globale ou holistique de la communication verbale, puisque celle-ci est intrinsèquement dépendante du contexte. Mais ce constat ne concerne pas seulement la compréhension et l'explication scientifique des processus de communication humaine : tout projet de communication homme-machine, par exemple, sera, non pas voué à l'échec, mais tout simplement stupide en soi.

Depuis une trentaine d'années, les choses ont heureusement beaucoup changé. L'entrée en lice d'une perspective **pragmatique** nouvelle (exposée dans l'ouvrage de Sperber et Wilson, *La pertinence*) pour expliquer la communication humaine n'a pas, contre toute attente, apporté une solution miracle à un problème insoluble (l'inventaire exhaustif de l'ensemble des contextes possibles), mais elle a changé la formulation du problème : les processus de compréhension ne seraient pas déterminés *a priori* par le partage d'un code commun et d'informations communes constituant le contexte, mais par le recours à des principes généraux de rationalité (principe de coopération et règles de conversation, principe de pertinence). Formulé en ces termes, le problème du contexte peut être abordé de manière scientifique et donner lieu à des projets de recherche réalistes : apparaîtront dans le "contexte" seulement les informations (d'origine diverse □ environnement physique, énoncés précédents, informations sur le monde) **indispensables** pour comprendre ce que le locuteur voulait communiquer.

Tout ceci ne signifie pas que les éléments purement linguistiques n'ont aucun rôle à jouer □ il faut, pour donner une interprétation à un énoncé et y répondre de façon appropriée, passer à la fois par le code linguistique, par la constitution d'un contexte et par les relations entre l'un et l'autre. C'est sur la façon dont on constitue un contexte et sur le fonctionnement de l'interprétation, qui rassemble les données linguistiques et les données contextuelles et qui les met en interaction, que porte la pragmatique. Cette

discipline, sur laquelle les auteurs viennent de publier un ouvrage de vaste portée, constitue donc le chaînon manquant entre la linguistique et les sciences de l'intelligence et c'est celui que Searle ignore dans la *Gedankenexperiment* qu'il oppose au test de Turing.

Personne ne peut assurer qu'on arrivera un jour à satisfaire le test de Turing □ ce qui est sûr, par contre, c'est qu'on ne le fera pas sans pragmatique.

BIBLIOGRAPHIE

- Hofstadter, D.R. (1981), "Reflections on "Minds, brains and Programs"", in Hofstadter, D.R. & Dennett, D.C. (eds.) □ *The mind's I. Fantasies and reflections on self and soul*, Harmondsworth, Penguin Books.
- Moeschler, J. & Reboul, A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Searle, J.R. (1980), "Minds, brains, and programs", *The Behavioral and Brain Sciences*, vol 3.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1989), *La Pertinence □ communication et cognition*, Paris, Minuit.
- Turing, A.M. (1950), "Computing machinery and intelligence", *Mind* LIX/236.

Les auteurs

Jacques Moeschler, né en 1954, docteur en linguistique de l'Université de Neuchâtel, est Maître d'Enseignement et de Recherche de linguistique française à l'Université de Genève, où il enseigne la sémantique formelle et la pragmatique. Il est l'auteur de *Dire et contredire* (Peter Lang, 1982), *Argumentation et conversation* (Hatier, 1985), *Modélisation du dialogue* (Hermès, 1989), et co-auteur de *L'articulation du discours en français contemporain* (Peter Lang, 1985) et de *Langage et pertinence* (Presses Universitaires de Nancy, 1994). Ses publications portent sur la théorie pragmatique, les marques pragmatiques et l'analyse conversationnelle.

Anne Reboul, né en 1956, docteur en linguistique à l'EHESS de Paris, docteur en philosophie de l'Université de Genève, docteur habilité à la direction de recherche de l'Université de Strasbourg, est chargée de recherche de 1re classe au CNRS et rattachée au laboratoire d'informatique CRIN-CNRS & INRIA-Lorraine à Nancy, après avoir été chercheur FNSRS à l'Unité de linguistique française de l'Université de Genève. Elle est l'auteur de *Rhétorique et stylistique de la fiction* (Presses Universitaires de Nancy, 1992) et co-auteur de *Langage et pertinence* (Presses Universitaires de Nancy, 1994). Ses publications portent sur la théorie de la fiction, la référence et la philosophie du langage.